

Promenade dans le passé

Jean Dalpé

Volume 35, numéro 3, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103616ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103616ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dalpé, J. (1967). Promenade dans le passé. *Assurances*, 35(3), 214–220.
<https://doi.org/10.7202/1103616ar>

Promenade dans le passé¹

par

JEAN DALPÉ

214

Montréal est en train de renover la partie de son vieux quartier qui subsistait encore, malgré l'ouverture de rues nouvelles, la marche du commerce vers l'ouest, la transformation de certains immeubles en taudis ou en entrepôts miteux et la démolition de certains autres pour éviter la taxe foncière ou pour faire place à des terrains de stationnement. Sous l'inspiration de l'excellent maire qu'est M. Jean Drapeau, une partie du quartier est devenu intouchable. Certains ont saisi immédiatement le parti à en tirer et ils se sont mis à la tâche. C'est ainsi qu'on a vu des immeubles menaçant ruine, renaître et commencer une vie nouvelle pour la plus grande joie des antiquaires, numismates² archivistes, historiens de métier et autres fervents de l'histoire et de la petite histoire. On serait tenté de les plaisanter parfois, s'ils ne remplissaient dans notre société le rôle de gardiens passionnés de la tradition: cette chose que la jeunesse nie jusqu'au moment où elle en constate les effets charmants ou utiles. À ceux qui aiment les vieilles pierres, il faut suggérer une promenade qui les conduira de la maison du Marquis de Lotbinière³, rue du

¹ J'ai emprunté quelques détails à M. Eric McLean, qui occupe la maison des Papineau dans le quartier. Il le connaît comme sa poche et il lui a consacré un livre qu'il a intitulé "Le passé vivant de Montréal". De son côté, le Père Le Jeune m'a permis de préciser quelques types particuliers, avec son "Dictionnaire général du Canada". Enfin, j'ai trouvé dans "Toponymie de Montréal" des renseignements intéressants sur les rues: ces témoins de la petite histoire. J'en remercie l'auteur, Georges F. Séguin, dont le nom se cache modestement en dernière page, ainsi que le service d'urbanisme de Montréal. Il y a aussi les excellentes études de Me Victor Morin.

² C'est "L'Antiquarian and Numismatic Society" qui sauva le Château de Ramzay de la démolition en l'occupant, puis en l'achetant. On ne saurait trop rappeler les interventions des gens de bonne volonté qui, par leur tenacité, ont empêché souvent les "barbares" d'agir à leur gré.

³ Cette maison date de la fin du XVIIIe siècle (1783). Elle fut construite par Michel Chartier de Lotbinière, Chevalier de Saint-Louis et compagnon d'armes de Montcalm et de Lévis. Ingénieur du Roi, il a construit le fort de Carillon ou Ticonderoga et il a aménagé celui de l'Isle-aux-Noix.

En face se trouve une rue étroite au nom vieillot. Elle s'appelle Saint-Eloi. Son nom évoque le bon roi Dagobert qui, dans la chanson, avait mis sa culotte à l'envers.

Saint-Sacrement par la rue St-Paul vers l'est jusqu'à Bonsecours et retour rue Notre-Dame¹. En cours de route, ils verront des boutiques d'un intérêt inégal, il est vrai, mais aussi ce que le bon goût est en train de faire de certaines façades comme celle de cette vieille maison qui abrite un atelier pour la réparation des climatiseurs: ces appareils qui assurent dans un quartier poussiéreux un air sain, frais et débarrassé de toutes les poussières que vomissent des chauffages malsains.

215

Un peu plus loin, ils passeront devant la Place Royale², puis au coin du boulevard Saint-Laurent, ils verront une grande maison de pierre qu'on restaure bien joliment pour en faire un musée du Costume ou de l'Ameublement. Marguerite Bourgeoys y a vécu. Rendus Place Jacques-Cartier³, ils auront le choix entre des restaurants aux noms invitants. L'un d'eux — le plus charmant — porte le vocable d'un saint du Ve siècle dont le "Dictionnaire des saints" dit peu de chose, sauf qu'on en fête l'anniversaire le 18 octobre. Décoré avec un goût parfait, ce restaurant rappelle dès l'entrée le souvenir de Denis-Benjamin Viger⁴ avec un tableau de Plamondon: un des meilleurs peintres du XIXe siècle au Canada français. Viger préside, dans un décor de pierre, à l'un des bons repas qu'on sert à Montréal. Il est gras, replet, comme il sied à un endroit où l'on sert d'aimables choses. Un peu

¹ La rue Notre-Dame doit son nom à Dollier de Casson, qui la nomma ainsi en 1672.

² La plus ancienne de la ville puisqu'elle fut aménagée en 1676. Au centre de la place, il y a un immeuble un peu sévère mais assez joli, qui servit longtemps à la douane du port. Il est du début du XIXe siècle, à une époque où les façades des édifices publics étaient garnies d'un fronton, supporté par des colonnes de pierre à la manière des temples grecs ou romains. C'était, je pense, ce que l'on appelle en Amérique la période néo-classique c'est-à-dire celle qui a sévi à un moment où l'architecte cherchait à adapter des éléments anciens dans un pays nouveau, mais traditionaliste.

³ La Place Jacques-Cartier a été nommée ainsi pour rappeler le malouin Jacques Cartier qui découvrit le Canada en 1534.

⁴ La famille Viger était propriétaire d'un immeuble situé tout près de la Place Jacques-Cartier, à droite en allant vers l'est.

Denis-Benjamin Viger vécut à Montréal de 1774 à 1861. Il fut avocat, député, journaliste, conseiller législatif, ministre et écrivain, dit le Père Lejeune.

216 plus loin, à main gauche, il y a cet hôtel Rascoe où Charles Dickens a passé quelques jours; puis cet ex-marché de Montréal que l'on a refait pour les services de la ville. C'est la pièce de résistance de l'endroit, avec le musée de Ramezay qui surplombe le viaduc reliant Saint-Paul¹ et Craig². Le château de Ramezay est appelé ainsi en souvenir d'un gouverneur de Montréal, qui a vécu dans ce gracieux manoir³. On y donne des fêtes et, parfois, des dîners au milieu de tableaux, de meubles, de choses d'un intérêt inégal, mais réel dans l'ensemble.

Il est malheureux qu'on n'ait pu garder une salle du vieux marché⁴ pour y loger des livres, des gravures, des œuvres d'art, mais surtout des livres, rappelant Montréal et son passé, ses misères et ses fastes, ses hommes de gouvernement falots, inefficaces ou rusés, grandiloquents, utiles ou simples baudruches rapidement oubliées.

De là, sur des pavés ronds et éclairés par des lampadaires d'autrefois, on se rend à la maison de Pierre du Calvet⁵ après avoir jeté un coup d'œil sur la maison du Centenaire, qu'une

¹ Nom donné par Dollier de Casson pour honorer Paul de Chomedey de Maisonneuve. C'est la plus ancienne rue de Montréal puisqu'elle date de 1672, ainsi que le précise "Toponymie de Montréal". Page 134.

² Nommée ainsi pour rappeler Sir James Henry Craig, qui fut gouverneur du Bas-Canada de 1807 à 1811.

³ Claude de Ramezay, qui le fit construire en 1703. Le manoir fut occupé tour à tour, comme comptoir par la Compagnie des Indes au moment de l'affaire Law, comme quartier général par les troupes américaines en 1775-76, comme siège administratif du gouvernement anglais jusqu'en 1820, comme palais de justice, par le Ministère de l'instruction publique et, enfin, comme école normale, faculté de droit et de médecine et cours de magistrats, avant de devenir le siège de la Société de Numismatique et d'Archéologie de Montréal et Musée. Comme le rappelle le Notaire Victor Morin, dans "Textes de Montréal", la vieille maison a eu une carrière longue et très variée, jusqu'au moment où un groupe d'hommes généreux en fixa l'avenir.

⁴ Le marché Bon-Secours.

⁵ Du Calvet n'a pas construit cette maison qui date d'avant 1725. Il y habita au début du régime anglais. Français et protestant, du Calvet arriva à Montréal avec les armées anglaises. Il devint juge de paix en 1766. Par la suite, il traita avec les armées américaines qui envahirent le Canada. A leur départ, il fut condamné à trois ans de prison en 1780 (voir Eric McLean: Montréal).

C'est une des plus jolies maisons de l'époque.

grande industrie fait actuellement refaire entièrement, en attendant qu'elle devienne un musée d'armes anciennes.

La restauration de la maison du Calvet est l'œuvre d'un grand magasin qui se trouve rue Ste-Catherine ouest: caravansérail dirigé par des hommes intelligents qui ont voulu sauver une vieille habitation: la plus vieille de Montréal dit le guide, écrit par Eric McLean, avec une version française de Paul Roussel et des dessins de R.D. Wilson, dessins qui sont parfois charmants, souvent un peu flous, mais d'un intérêt réel. C'est dans la maison du Calvet que l'on trouve une délicate gravure qui rappelle la grâce et l'élégance qu'avait Notre-Dame de Bonsecours¹ à l'époque où un Béotien n'avait pas encore restauré les lieux à son image un peu lourde. À l'intérieur de l'église, on trouve des choses touchantes, jolies ou laides comme en contiennent trop souvent les lieux pieux que l'on n'a pas su garder contre le mauvais goût des marchands de bondieuseries.

217

De vieux meubles et des gravures garnissent les pièces et tentent de recréer une atmosphère dans cette maison du Calvet, où le sourire de l'hôtesse et les éclats de voix des enfants ont été remplacés par des gardes figés dans leurs rôles et qui s'ennuient visiblement. Ils surveillent d'un œil paternel visiteurs curieux et amateurs nourrissant, peut-être, de noirs desseins.

Un peu plus loin, une grande couturière et femme de goût a, une des premières, emménagé dans ces lieux d'autrefois. De ce qui aurait pu être un simple atelier, elle a fait une belle maison, décorée de ses œuvres d'art et de celles que des amis complaisants lui ont confiées. Tout près, un journaliste, au goût délicat, a refait la maison où quelques généra-

¹ Fondée par Marguerite Bourgeoys en 1657, avec l'aide de ses amis de France et des Sulpiciens de Montréal. L'église brûla, fut reconstruite et, plus tard, au XIX^e siècle, fut restaurée avec une lourdeur un peu déplaisante.

tions de Papineau ont vécu: du notaire et député (un de ceux qui ont inauguré à grands fracas le régime politique anglais au Canada, peu après la conquête) jusqu'à Louis-Joseph, tribun romantique, extrémiste et devenu patriote-voyageur quand sa tête fut mise à prix. Le lieu devint sans histoire quand, revenu d'un agréable périple en France, son propriétaire alla s'installer dans sa maison de Montebello avec l'indemnité de député que l'État magnanime lui remboursa à son retour d'exil. Son ombre veille maintenant sur les réunions mondaines ou les coquetels houleux qui y ont lieu parfois.

Entre les deux maisons, rue Bonsecours, il y a une galerie d'art logée dans un autre immeuble, dont les murs sont ornés de sculptures en fer forgé, aussi peu figuratives qu'il se peut. Elles ne jurent pas, car rien ne choque que la laideur sur un mur de pierre. Or même si elles sont curieuses, bizarres, informes, les sculptures ne sont pas laides. Au coin de Notre-Dame, une maison de pierre rappelle le souvenir de George-Étienne Cartier, à qui elle appartenait.¹

En revenant par la rue Notre-Dame cette fois, on voit deux choses bien différentes: un hôtel de ville dont la reconstruction est due à l'architecte Marchand.² C'est un immeuble d'assez belle venue, même si la lanterne est un peu lourde. Notre maire a fait aménager une terrasse au-dessus des bureaux, où les plantes, les fleurs et les arbres en boîtes — tels les orangers de Versailles — créent une atmosphère fort agréable, semble-t-il. Il ne restera plus qu'à vous faire

¹ George-Étienne Cartier fut un des "pères" de la Confédération les plus en vue. Avocat en 1835, il se bat sous Wolfred Nelson à Saint-Denis, puis à Saint-Charles. Il émigre aux États-Unis pour éviter d'être pris par les troupes anglaises. Amnistié, il revint au Canada. Il se remit au droit, puis à la politique, où il fit rapidement une brillante carrière. Avec John A. Macdonald, il contribuera à faire accepter la Confédération par les Canadiens et les Canadiens français en particulier. (Père Lejeune: Dictionnaire général du Canada, P. 320.) Le Père Lejeune écrit son prénom à la française. L'orthographe exacte est à l'anglaise, car le prénom lui fut donné, paraît-il, en souvenir de George III d'Angleterre que son père admirait.

² Celui-là même qui travailla à la reconstruction du Parlement à Ottawa, après l'incendie de 1917.

inviter par quelqu'édile pour contempler d'en haut la charmante petite place que votre hôte a fait aménager par ses services entre Vauquelin et Nelson; l'un sur sa colonne¹ et l'autre sur son socle rappelant les fastes et les misères de la guerre. Entre les deux chantent les jeux de l'eau qui sont bien charmants, même s'ils ne sont pas ceux auxquels de Bussy a pensé.

De l'autre côté de la place, il y a une autre galerie logée dans une vieille maison². Le jour où j'y suis allé, on accueillait l'œuvre de Paul-Émile Borduas, l'un de nos plus grands peintres. Professeur et artiste timide dans ses relations avec les hommes, celui-ci n'a pas craint d'écrire "Refus global" et, avec Pellan, il a bouleversé l'art pictural au Canada par ses audaces et son métier à la fois très sûr et très évolué. La restauration de l'immeuble est l'œuvre d'une compagnie d'assurance sur la vie, qui a aussi des administrateurs intelligents: choses qui se voient dans l'entreprise privée, qu'il est bien vu de décrier dans la faune barbue, moustachue, négligée où se recrutent parfois les artistes les plus fins, mais où, souvent, se répètent les vieilles rengaines du siècle dernier.

Il faudrait aussi, je pense, monter les degrés du nouveau palais de justice qui se trouve à côté, et passer sous le péristyle grec dont il était coutume de garnir les immeubles de l'État, il y a encore peu de temps. La visite en vaut la peine, car l'architecture est noble et la décoration intérieure assez somptueuse, une fois passées les belles portes de cuivre, à côté desquelles circule tous les jours, sans les voir, la clientèle ordinaire du lieu: avocats vêtus de leur toge, juges précédés

¹ Le monument à Nelson fut terminé en 1809, à la suite d'une souscription publique. Il commémore la bataille de Trafalgar et la victoire de Lord Nelson. Quant à Vauquelin, c'était un capitaine français qui se distingua à Louisbourg et devant Québec en 1760. Le jour de l'inauguration, on pria le Consul de France de prononcer le discours de circonstance. Très prudent, celui-ci répondit, paraît-il, qu'il s'en abstenait parce que pour faire l'éloge de Vauquelin, il devrait tourner le dos à Nelson.

² Cette maison date du début du XVIIIe siècle: 1720 peut-être.

de l'huissier et du greffier, escrocs, tirelaines, souteneurs, dames de petite vertu et honnêtes gens attirés là par la chicane, des rancunes ou leur condition de témoin.

220 Si vous n'êtes pas trop fatigué, allez voir, un peu plus loin rue St-Jacques, le siège de la Banque de Montréal, aux colonnes de marbre vert foncé et aux plafonds surélevés. C'est là ou dans les environs que, depuis 1817, se rencontrent prêteur et emprunteurs, aussi dignes les uns que les autres, même si les uns demandent et l'autre accorde. Une fois là, demandez de voir la collection de vieilles pièces, de documents de toute espèce qui constituent le trésor historique de la Banque. De l'autre côté de la place, vous pourrez voir également celui du Petit Séminaire.¹ Demandez aussi à voir à l'arrière le jardin des Sulpiciens. Il en vaut la peine.² Pour cela, il faudra passer dans un lieu poussiéreux, vieillot où il est malheureux vraiment que tout imite tout. Tout à côté, il y a également l'Église Notre-Dame et son trésor. Mais si tout cela est trop pour une même journée, et bien, vous reviendrez demain en vous disant: "To-morrow is another day". Sinon et si vous connaissez le seigneur du lieu, traversez la Place d'Armes à nouveau, montez vingt-trois étages. Vous y serez reçu à l'heure du déjeuner dans une jolie salle à manger où le décor est ancien, dans un immeuble nouveau. Les alcools et la chère vous feront oublier la fatigue de votre promenade.

¹ Qui remonte à 1681.

² Même s'il est un peu négligé.